

Louis Bedel

*De Chardon et de
Pierre*

LIVRE I : LE CHARDON

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2672-4

© Louis Bedel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Table des matières

Prologue.....	11
Première partie.....	17
Chapitre I.....	17
Chapitre II.....	33
Chapitre III.....	57
Chapitre IV.....	77
Chapitre V.....	97
Chapitre VI.....	117
Chapitre VII.....	139
Chapitre VIII.....	155
Chapitre IX.....	179
Chapitre X.....	199
Chapitre XI.....	221
Chapitre XII.....	243
Chapitre XIII.....	261

Seconde partie.....	285
Chapitre I.....	285
Chapitre II.....	311
Chapitre III.....	333
Chapitre IV.....	355
Chapitre V.....	379
Chapitre VI.....	403
Chapitre VII.....	425
Chapitre VIII.....	449
Chapitre IX.....	467
Chapitre X.....	493
Chapitre XI.....	515
Chapitre XII.....	545

PROLOGUE

Écosse, 1314 :

Depuis près de vingt ans, le pays était en guerre avec son voisin anglais. Certes, les relations entre ces deux peuples n'avaient jamais été vraiment calmes et leur histoire commune était jalonnée de conflits, mais les choses avaient pris un tour dramatique à la suite de la mort accidentelle d'Alexandre III en 1286.

Ses trois enfants étant morts avant lui, il ne laissait qu'une petite fille, Marguerite, l'enfant de la fille du roi et d'Éric II, le roi de Norvège. La nouvelle reine n'avait que trois ans lors de son accession au trône. Encore lui fallait-il traverser la mer pour y monter, puisqu'elle vivait à la cour de son père.

Édouard I^{er}, de triste mémoire pour tous les Écossais, cherchait alors à mettre la main sur l'Écosse, comme il l'avait fait pour le pays de Galles, dans son but de dominer toutes les îles britanniques. Or une issue pacifique s'offrait à lui. Pour s'octroyer l'Écosse sans coup férir, il proposa d'unir la jeune Marguerite à son fils, le prince Édouard, lui-même âgé de deux ans en 1286. Seulement les deux enfants étaient cousins germains. Il fallut donc une dispense du pape pour autoriser leur mariage. Le souverain pontife l'accorda pour éviter une énième guerre. En effet, déjà les familles Balliol et Bruce,

toutes deux issues de la famille royale, revendiquaient le trône. Mais les Gardiens de l'Écosse, qui assuraient la régence, acceptèrent le mariage par le traité de Brigham de 1290. Cet accord précisait que l'Écosse devait rester séparée, libre et sans sujétion vis-à-vis de l'Angleterre.

Tout allait pour le mieux quand une catastrophe se produisit. La reine Marguerite, *la vierge de Norvège*, accablée par un voyage terrible, mourut avant d'atteindre le sol écossais à la fin de l'année 1290. Tout était à refaire et les clans, toujours prêts à faire valoir leurs droits, s'affrontèrent de plus belle autour du trône vacant.

La situation était inextricable tant les prétendants étaient nombreux ; ils n'étaient pas moins de treize. Éric de Norvège d'abord, au nom de sa fille, mais sa candidature fut vite écartée. Balliol, Bruce et Hastings ensuite, tous parents légitimes de Marguerite, suivis par neuf autres descendants de lignées illégitimes. Face à une telle difficulté et pour ne pas laisser le pays sombrer dans la guerre civile, les Gardiens firent appel à une autorité extérieure pour arbitrer le différend. Ce fut Édouard, roi d'Angleterre qui fut sollicité. Les candidats issus de lignées bâtardes furent écartés, ne laissant que trois prétendants sérieux ; c'était deux de trop. Hastings, épris de justice d'un autre âge, s'élimina de lui-même. Il avait proposé lors de sa plaidoirie que le pays soit divisé en trois pour contenter tout le monde. Il ne satisfit personne et fut écarté. Ils n'étaient plus que deux, les deux favoris : Bruce et Balliol. Leurs noms allaient déchirer l'Écosse pendant de longues années.

Édouard n'était pas venu seul pour arbitrer, il avait son armée avec lui. Or les Écossais, partagés entre Balliol et Bruce, ne pouvaient pas lui opposer de force suffisante. L'Anglais le savait et il en profita pour agir non plus en arbitre, mais en juge, voire en suzerain. Les Écossais durent lui prêter hommage et, après une longue procédure, le 17 novembre 1292, Édouard trancha en faveur de Jean Balliol. À peine

investi, ce dernier devait à nouveau s'agenouiller devant le roi d'Angleterre, à la manière d'un vassal. Toute l'Écosse était humiliée, mais au moins elle avait un roi et gardait son intégrité territoriale... Pour l'instant tout au moins.

Car Édouard n'entendait pas s'arrêter en si bon chemin. Il multiplia les vexations pour pousser les seigneurs écossais à la révolte. Il alla même en 1294 jusqu'à demander à Jean de lui fournir des troupes pour le soutenir dans son projet d'invasion de la France. Il traitait l'Écosse comme une région de l'Angleterre et son roi comme un de ses barons. Si Jean Balliol était faible et hésitant devant l'homme à qui il devait sa couronne, son entourage ne l'était pas. Aussi fut-il décidé, non seulement, de ne pas répondre à l'appel, mais en plus de le contrarier dans ses envies de conquête. Le 23 octobre 1295, l'Écosse et la France de Philippe IV le Bel signaient une alliance à Paris. Le principe en était assez simple : si l'Angleterre agresse l'un des deux alliés, l'autre doit envahir l'Angleterre... La Norvège d'Éric II s'y joignit aussi, pour fournir des bateaux.

Édouard I^{er}, informé de cet accord contre lui, eut l'intelligence de ne pas attaquer de suite, sous peine de passer pour l'agresseur. Il lui fallait un motif. Ce fut une question de frontière. Il demanda à Jean d'abandonner son contrôle sur certaines forteresses comme Berwick, arguant que la présence de troupes si près de l'Angleterre pourrait être considérée comme une menace. Lui-même rassemblait les siennes et marchait vers le nord.

Jean appela aux armes lui aussi, mais tous ne répondirent pas, à commencer par Robert Bruce, le fils de son rival. C'est donc avec des troupes inférieures en nombre et dans un climat de discorde que la guerre commença. C'était trop facile pour Édouard qui procédait au sac de Berwick en mars 1296 avant d'écraser les Écossais à Dunbar le 27 avril. L'Écosse était en déroute, nombre de châteaux se rendirent et finalement le roi Jean, après avoir confessé sa trahison envers

son maître, dut renoncer à son titre et à ses droits au profit du roi d'Angleterre. L'Écosse n'était plus indépendante, et son roi déchu était installé à la Tour de Londres avant de pouvoir rallier la France. Mais l'humiliation ne s'arrêtait pas là : Édouard envoyait à Londres la *Pierre de Scone* sur laquelle les rois d'Écosse étaient couronnés depuis toujours.

Édouard pensait avoir gagné. Il avait chassé le faible roi qu'il avait désigné quatre ans plus tôt, il avait fait tomber les places fortes, mais il n'avait pas vaincu l'âme écossaise. Elle survécut et s'incarna en un homme : William Wallace ! Il fut un adversaire de la stature du roi d'Angleterre, son abnégation valait bien la suffisance de l'Anglais, son courage rivalisait avec sa puissance et son charisme avec son argent. Wallace résista longtemps, défaisant même les Anglais au pont de Stirling en septembre 1297, mais dès le mois de juillet suivant, il perdait à Falkirk. Édouard avait trop d'hommes, trop de moyens et dirigeait tout d'une main de fer. Face à lui, Wallace n'était qu'un petit seigneur, certainement pas un roi. Malgré les victoires, une défaite suffit à voiler son étoile et faire douter les grandes familles d'Écosse.

Mais il ne se résignait pas. Il alla en France pour tenter de raviver l'alliance, en vain. Alors, ayant renoncé à son rôle de Gardien, il continua la lutte par les forêts et les montagnes, harcelant sans cesse les troupes anglaises sans qu'elles pussent l'attraper. Jusqu'à ce qu'en 1305 il soit trahi par l'un des siens, Menteith qui, contre une récompense, le livra aux Anglais.

Édouard le fit venir à Londres où, lui ayant fait porter une couronne de feuilles n'avait-il pas régné sur les sombres forêts d'Écosse ? —, il le fit ensuite décapiter et son corps fut séparé en quatre parties qui furent exposées sur le pont de Londres.

Supplice horrible, odieux, même après la mort ! Il n'en fallait pas moins pour réconcilier toute l'Écosse. La cause avait un martyr, un honneur à laver, une mémoire à honorer. Mais Wallace mort, il fallait un nouveau chef, un roi serait encore

mieux, qui pût s'imposer à tous et dont le simple nom fût fédérateur, ce qui avait manqué à Wallace. Il n'y eut cette fois-ci que deux candidats : Jean Comynes et Robert Bruce, le petit-fils du concurrent de Balliol. L'idée ne vint à personne de faire appel à un arbitre, il n'y en eut d'ailleurs nul besoin puisque Robert Bruce s'imposa de fait en assassinant Comynes, suspecté d'avoir voulu révéler à Édouard I^{er} les intentions royales de Bruce.

Malgré la manière, l'Écosse avait à nouveau un roi, fort et déterminé celui-là. Mais toute la volonté du monde ne suffit pas quand on s'attaque à bien plus fort que soi. Robert fut vaincu plusieurs fois, acculé toujours plus au nord et, excommunié, déclaré hors la loi, il dut se cacher dans les Highlands.

Pour mieux en revenir, multiplier les petites victoires et rallier à lui de plus en plus d'Écossais à mesure qu'il l'emportait. La mort du roi d'Angleterre, le terrible Édouard I^{er}, en juillet 1307 alors qu'il marchait sur l'Écosse pour en finir, fut une libération pour nombre d'Écossais qui rallièrent la cause de Bruce qui devenait crédible. En effet, Édouard II en succédant à son père ne reprit pas son obsession et laissa de côté les affaires écossaises. Robert profita de ce répit pour refaire ses forces et réorganiser son royaume. En 1314, il était prêt à contraindre Édouard II à renoncer à l'Écosse et tous ses sujets voulaient l'y aider, même les plus anonymes tels qu'Alexandre Campbell...

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

« Aahh ! »...

Ce qui devait être un cri d'alerte se mua en une expiration de douleur mêlée d'abandon. Et le corps de la vigie tomba, inerte, une flèche fichée entre les deux omoplates.

Il fut bientôt dépassé par un équipage au galop de soldats furieux et déterminés. Par une nuit sans lune, ils pénétrèrent en trombe dans le petit village endormi, renversant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les uns passaient entre les maisons à la recherche d'habitants, les autres, les moins féroces, se dirigeaient vers les étables pour assouvir leurs cruels instincts sur des êtres sans défense.

Le vacarme organisé finit par venir à bout du sommeil des villageois qui sortirent un à un de leurs maisons pour venir aux nouvelles. Et très vite, leurs cris emplirent la nuit ; des cris

de mort, des cris d'alarme, des cris de rage. Les Anglais étaient revenus attaquer le village.

Les chevaux déferlaient par vagues implacables, bousculant les passants et, quand ils les évitaient, leurs cavaliers ne se gênaient pas pour asséner des coups de massue ou d'épée. Vêtus de noir, emballés dans leurs manteaux ils passaient comme des ombres semant le chaos. Le fracas des sabots sur le sol, mêlé aux cris, créait un vacarme assourdissant qui empêchait les villageois surpris de reprendre leurs esprits. Ils étaient mis devant le fait, entraînés dans la tourmente, incapables de s'organiser pour répondre.

Seule une femme semblait se dominer et tentait de faire réagir les siens. Elle agissait de manière cohérente, rassurant les blessés, guidant les égarés vers un quelconque refuge... Elle voulait entraîner ceux capables de porter une arme à répondre à l'assaillant, mais nul ne suivait ses invectives. Alors elle le fit elle-même et, saisissant un gourdin qui traînait, elle s'avança à la rencontre d'un cavalier anglais. Celui-ci, voyant une femme se dresser devant lui retint sa monture et, ayant esquissé un sourire malsain, piqua des deux.

Son cheval se cabra avant de se ruer au galop sur la pauvre femme qui, loin d'être impressionnée, l'attendait avec une confiance insolente. L'Anglais leva son épée à main droite en serrant ses rênes près du corps pour demander à son cheval de passer à gauche de la femme au dernier moment afin de la frapper de taille à la base du cou.

Son sourire se figea quand, en un éclair, sa proie se déporta au dernier moment sur la droite, laissant son épée fendre le vide. Et sans rien voir, il sentit une douleur fulgurante le saisir à la jambe gauche. Dans le même mouvement, elle avait abattu son gourdin avec une étonnante violence qui, dans un bruit d'os brisé, rencontra le genou du cavalier. Les villageois témoins de la scène étaient restés interdits, notamment un jeune garçon tenant une fourche et qui vit le cavalier se tordant de douleur avancer vers lui. Il ne

bougea pas, bouche bée, les mains refermées sur le manche de l'outil fiché dans le sol. Le cheval ralentit, son cavalier se pencha dangereusement d'un côté, celui de la blessure. La douleur le lança et par réflexe il se balançait de l'autre côté, sans pouvoir se retenir et, perdant l'équilibre, il chuta... sur la fourche. Sa tête se ficha sur les piques dont l'une se planta dans sa gorge ; il émit un râle immonde et liquide, entre l'étouffement et le vomissement. L'espace d'un instant, son regard déjà vide croisa celui de l'enfant qui n'éprouvait ni pitié ni tristesse et dont les mains se desserrèrent sous le poids du mort. Et son cheval continua tranquillement son chemin, apparemment satisfait d'avoir été libéré de sa charge.

« Nous devons nous défendre », dit celle qui menait les opérations à un jeune villageois qui tentait de se cacher pour échapper à la vue d'un cavalier qui débouchait.

« À quoi bon ? C'est à chaque fois la même chose. Ils sont plus forts que nous et reviendront inévitablement.

-Parce que nous sommes Écossais !

-Écoute Moïra, je sais que ton mari s'est battu bravement et que tu voudrais en faire autant, mais mieux vaut se faire discret, ce qui nous évitera des représailles sanglantes.

-Renoncer, courber l'échine ? Devant un Anglais ? Jamais ! » Elle s'était redressée et avait prononcé ces dernières phrases à haute voix, attirant les regards sur elle. Et son interlocuteur avait disparu, la laissant seule. Elle sentit un regard pointé sur elle et se retourna lentement. Tout le monde courait en hurlant autour d'elle, des femmes affolées à la recherche de leurs enfants ou cherchant à les protéger ; des hommes brandissant des armes en vue de repousser l'ennemi, ou fonçant en espérant échapper à ses coups. D'autres enfin, hommes, femmes, enfants, titubants, hagards, choqués par une trop grande douleur ou anéantis devant la situation.

Ce n'était pas le cas de Moïra. Elle était droite et fière, sûre d'elle et disposée à en découdre. Quand soudain elle se figea. Un Anglais avançait dans l'ombre vers un de ses

compagnons qui tenait une torche allumée, prêt à la jeter dans la grange où le foin n'attendait que de s'embraser. Sa silhouette entière dégageait une mâle autorité, de larges épaules, un cou puissant et une posture à la fois noble et sauvage, rappelant celle des dragons de légende. Arrivé à hauteur de l'incendiaire, il avança une main énorme dans le halo de la flamme et retint le bras de son soldat, car tout laissait croire qu'il était le chef de la bande.

« Lui ! C'est impossible. »

Plusieurs fois elle avait entendu parler du *Boucher de la nuit*, mais jamais elle ne l'avait vu d'aussi près, jamais elle n'avait croisé son regard de glace. Elle commença à s'avancer vers lui sans que personne ne pût la détourner de son but. Ceux qui le tentaient le faisaient sans hardiesse, pour ne pas être remarqués, on la hélait en silence, on lui faisait des signes, mais elle n'entendait rien et ne voyait rien, happée qu'elle était par le bourreau de son village.

« Nous ne sommes pas comme eux ! » La voix du boucher résonna dans la nuit, intimant le silence à tout le monde. « Nous ne sommes pas des sauvages ! Nous sommes ici pour donner un avertissement, pas pour tout ravager ». Il ajouta plus bas pour le fautif : « nous agissons en soldats, nous appliquons une stratégie qui vise à pousser l'ennemi au renoncement. Si nous détruisons tout, que pourront-ils nous donner une fois vaincus ? »

Moïra ne le lâchait pas des yeux et serrant son gourdin dans sa main, elle se voyait déjà fendre son crâne, elle y perdrait la vie et peut-être tous les villageois avec elle, mais qu'importe, elle aurait assouvi sa vengeance. Elle, d'habitude si tempérée, allait commettre l'irréparable et entraîner les siens dans son châtiment sans l'ombre d'une hésitation.

Quand soudain tout devint trouble autour d'elle et ses jambes l'abandonnèrent. Concentrée sur sa prochaine victime elle avait négligé ses comparses et l'un d'eux arrivant par derrière l'avait assommée.

À son réveil, le village était baigné de lumière, d'une lumière automnale, orange et chaude semblable à celle que l'on peut voir sous les ramures mordorées des arbres lors d'un lever de soleil d'octobre. La tête lui faisait mal et elle ne se souvint pas tout de suite comment elle en était arrivée à se retrouver allongée sur le sol. La torpeur passée, elle reprit conscience et entendit les craquements du bois, le crépitement du torchis et les hurlements de la fournaise. Tout lui revint alors : les cavaliers, le mort, la torche, les yeux... et sa détermination.

Quelques heures plus tard, non loin de là, alors que le soleil avait repris ses droits, un jeune homme courait sur la lande balayée par les rafales. Le vent avait porté jusqu'à lui un air chaud et lourd, chargé de parfums morbides. Ce jeune homme se nommait Alexandre Campbell et il rentrait chez lui. De son pas alerte, il virevoltait de rochers humides en pierres moussues, sans ralentir le rythme. Enjambant les ruisseaux gorgés des pluies du début de printemps, il passa outre les profondes traces de sabots laissées dans le sol, ainsi que les carcasses des vaches sauvagement tuées et maintenant assaillies par les mouches, pour enfin atteindre la crête de la colline.

Il ne s'était pas trompé, l'épais nuage noir qu'il avait aperçu de loin, s'élevait bien de son village. Il ne put contenir une larme qui vint perler au coin de son œil, avant de rouler lourdement sur sa joue. Mais il retint les autres, à quoi bon pleurer maintenant ? Alexandre avait une fâcheuse tendance à se laisser emporter par ses émotions et, comme c'était un cœur sensible, les occasions ne manquaient pas. Il parvint cette fois-ci à se raisonner en reprenant sa route, quand il tomba à la renverse... une vache avait bougé. De surprise, Alexandre s'était figé et avait glissé sur le sol spongieux. Elle était là, devant lui, avachie, vautrée par terre, la langue pendante et déjà bleue d'un sang qui ne circulait plus. Or elle devait être

vivante, car il l'avait vu tressaillir. Il se releva lentement, pour ne pas la surprendre tout en la gardant à vue... mais rien ne se passa. J'ai dû rêver pensa-t-il tout haut. Pauvre vache, qui a bien pu faire quelque chose d'aussi horrible ? ... Sa voix s'arrêta net dans sa bouche béatement ouverte. La vache avait bougé à nouveau. Les poils de son torse, sous sa patte avant, s'étaient écartés pour laisser passer un corbeau aux plumes collantes de sang et au bec rempli de viande sombre et flasque... il avait fouillé jusqu'aux poumons.

« Hors d'ici charogne ! » hurla-t-il à l'encontre de l'oiseau. Mais celui-ci, plein de morgue, le toisa de ses yeux noirs comme la mort. Couverte d'hémoglobine, sa robe n'en était que plus horrible, il noircissait le sang et refusait de fuir. Il fallut qu'Alexandre le menace d'une pierre pour qu'enfin il préfère abandonner son repas ; avant d'y revenir accompagné d'autres croque-morts de son espèce.

En se réveillant ce matin, Alexandre était tout à la joie de retrouver son village et sa famille. Sa joie était certes relative, car s'il imaginait déjà le sourire de Mère, il devait aussi s'attendre à une réaction brutale de son père. Ce serait un dur moment à passer après lequel il serait allé retrouver son frère William et ses deux sœurs Agnès et Marie. Cependant, les choses risquaient de ne pas se passer comme prévu.

Alexandre approchait du village quand le festin reprit en haut de la colline. Personne ne prit garde à lui quand il entra, car tous étaient rassemblés près d'une grange à demi calcinée et dont le reste s'était effondré sur des villageois qui s'y étaient réfugiés. Il passa sans rien voir entre les maisons éventrées, les charrettes renversées, les débris de poutres consumées, les palissades détruites, les étals ravagés... la désolation était partout et Alexandre avait rejoint le groupe mû par l'espoir, naturel chez lui, de voir la vie surgir des décombres. Son voisin n'était pas dans les mêmes dispositions. Il y avait dans son regard cette curiosité morbide qu'éprouvent ceux qui ont

besoin de voir la mort pour se sentir vivant. On tirait alors un corps des décombres et tout le monde retenait son souffle.

« Il est mort ! » La phrase était tombée, sans intonation, ni affliction ni peine et Alexandre comprit que depuis le matin elle avait été répétée de trop nombreuses fois. En entendant des bribes de conversation, il apprit qu'on croyait cette personne vivante parce que la jambe qui dépassait avait bougé. Mais vu l'état du haut de son corps, écrasé par les décombres, le mouvement de son membre inférieur avait dû être provoqué par une intervention extérieure. En découvrant sa face ratatinée, indescriptible, où les dents, les os, la chair et les cheveux n'étaient plus qu'un mélange informe, Alexandre fut saisi aux tripes.

Certes il n'avait pas l'habitude de ce genre de spectacle tant sa vie au monastère avait été tranquille ; il avait bien parfois vu des blessures graves de moines ou de voyageurs, mais jamais à ce point. C'était l'idée que cet homme pût être un membre de sa famille qui l'ébranla. En effet, attiré par la foule, choqué par le chaos qui régnait, soucieux de s'informer, il avait oublié les siens. Or, il était possible qu'ils soient au nombre des victimes de ce qui s'était passé. Et ce n'était pas un simple incendie comme il l'avait d'abord pensé en voyant la fumée. Le massacre des vaches ne pouvait être que le fait de l'homme et l'état du village... Il s'en rendait compte maintenant, tout était détruit, rien n'avait été épargné, même l'oratoire dans lequel la statue de la Sainte-Vierge était renversée.

Par réflexe autant que par dévotion, Alexandre esquissa un signe de croix et s'avança pour corriger ce sacrilège. C'est alors qu'il vit sur sa droite les résultats du carnage. Dans l'une des rues, enfin, dans le principal chemin de terre du village lequel n'était en fait qu'une agglutination de maisons plus qu'une bourgade à proprement parler, les corps des victimes avaient été alignés, à même le sol, dans la largeur de la route ; certains étaient très abimés, par les flammes ou par l'épée,

d'autres étaient trop petits, même pour des enfants... L'ennemi s'était acharné et Alexandre sentit les larmes lui monter à nouveau tandis que la foule passait à côté sans lui prêter attention. Tous retournaient à leur occupation, les hommes à la recherche de survivants, les femmes au chevet des morts déjà rassemblés.

Alors les cris reprurent, les voix dures des hommes s'interpellant les uns les autres dans l'espoir de trouver un rescapé et qui en même temps n'osaient parler trop haut de peur de déranger les lamentations de leurs épouses, de leurs sœurs et de leurs mères. Un cri se fit plus haut, plus strident que les autres qui s'interrompirent pour le laisser s'exprimer... avant de le rejoindre et de le soutenir... Une mère venait de reconnaître son fils.

« Qui es-tu, toi ? »

Alexandre n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit qu'il était déjà plaqué sur le sol par un homme aux yeux rougis de haine et de colère. En un instant ils étaient dix autour de lui, tous plus méchants les uns que les autres. Les questions fusaient, d'où viens-tu, que fais-tu là, pourquoi es-tu là, depuis quand ?... pour aboutir à l'évidence qu'ils désiraient tous et qu'ils formulèrent d'une seule voix : « c'est un Anglais ! » Sans qu'il ne pût rien dire ou faire, sa vie fut inventée sous ses yeux. C'était un brigand pour l'un, il en était sûr, il le reconnaissait. « Mais non, c'est un soldat de *Boucher*, je l'ai vu y a un mois à Carlisle »... Un troisième, déshumanisé par sa soif de vengeance vint apporter la preuve parfaite, le témoignage fatal, « c'est lui, il a mis le feu à la grange des McMahan, là », il désignait la fameuse remise encore fumante... mon frère était dedans... et ma femme, ajouta une seconde voix, suivie par plusieurs autres qu'Alexandre ne comprit pas... jusqu'à la dernière qui asséna la sentence : « a mort ! »

Jamais le village n'avait eu à exécuter qui que ce fût, résultat, il n'y avait ni prison, ni bourreau. Et pas question de

le remettre à la justice du roi. Il devait mourir sur-le-champ, au milieu de ses victimes qui l'attendaient là-haut pour plaider sa damnation devant saint Pierre. Mais à qui revenait le droit de le tuer ? Le débat fut houleux, chacun arguant de sa souffrance, de la valeur de son ou de ses morts, le tout sous les yeux d'un Alexandre plus abasourdi qu'effrayé. « Que se passait-il ? Je dois rêver, ils sont devenus fous... » Il croyait reconnaître Calum, Craig, peut-être Darren aussi. Il y avait si longtemps qu'il n'était sûr de rien. Ils avaient grandi, avaient forcé et surtout ils étaient aveuglés par la colère. Pas de trace de son frère ou de son père parmi le groupe, or eux l'auraient reconnu.

« Je suis... » sa réponse se limita à ces deux mots, puisqu'il reçut un coup de poing dans la tempe qui faillit l'assommer. Ce coup eut tout au moins pour résultat de lui faire prendre conscience du danger ; oui ils allaient le tuer, quelques jours à peine après le commencement de sa nouvelle vie. Son dernier souvenir dans ce village remontait à près de dix années en arrière, au jour où il était parti. Arrivé au terme de son existence, c'est ce qui lui venait à l'esprit, son départ pour l'abbaye d'Arbroath, après que les moines avaient convaincu ses parents de le laisser partir. Tout lui revenait :

Monsieur Campbell, il nous a été rapporté que votre fils Alexandre présente certaines qualités qui lui seraient plus utiles parmi nous à Arbroath, plutôt que de les gaspiller en restant ici où, si j'ai bien compris, il ne vous est pas d'une grande utilité et pèse plus comme un fardeau sur vos épaules déjà bien chargées par le Ciel- ce qui prouve votre valeur à ses yeux- , que comme une aide bénéfique dans les travaux quotidiens comme le sont ses frères. Ainsi, je vous propose de le confier à Dieu, votre peine en sera amoindrie et l'Église agrandie.

Son père n'avait pas réfléchi bien longtemps avant d'accepter le marché et n'était pas même venu le voir partir, arguant qu'il avait un « lopin à retourner »... Où était-il maintenant son père ? Peut-être parmi les victimes. Et alors, plutôt que de penser à lui, de prier pour le salut de son âme, de

demander pardon pour ses fautes, ou d'invoquer Dieu et tous ses saints pour le sauver *in extremis*, il pensa à sa famille. Son père bien sûr, ce père froid et distant, cet honnête travailleur que les circonstances avaient transformé en un intrépide guerrier si familier avec la mort qu'il s'était éloigné des vivants. Sa mère aussi, elle qui avait tant pleuré ce fameux jour. Il tenait beaucoup d'elle, les larmes déjà, mais aussi la finesse de ses traits. Elle avait toujours été là pour le relever après les bagarres dont il était toujours la victime. Il y avait aussi son frère et ses sœurs, mais il avait du mal à les imaginer, tant ils avaient dû changer. D'ailleurs eux-mêmes l'avaient-ils reconnu, lui qui était parti, qui avait disparu et qui sans doute avait été oublié. Au final, il ne restait que Mère ; allait-elle encore une fois sortir du rang des animaux avides de sang qui lui faisaient face pour venir le libérer et tous les apaiser de son sourire d'ange ?

Une femme fendit la foule arborant de longs et épais cheveux roux, semblables à ceux de Moïra Campbell. « Mon Dieu est-ce possible ! », souffla-t-il. Elle avait le port altier et le visage couvert d'un mélange de suie et de larmes.

« Arrêtez, je sais qui il est !

-Tais-toi femme et retourne à nos morts.

-Non, vous faites une grave erreur, il est de chez nous, c'est Alexandre !

-Connais pas d'Alexandre. »

Elle s'était approchée de lui et après avoir repoussé les deux gardes de son regard intense, elle le protégea en allant de gauche à droite, face au groupe, le cou tendu, la mâchoire serrée, prête à bondir ; une mère protégeant son petit.

« Mère ! » Il souriait à pleines dents, elle l'avait sauvé, la vie reprenait et il ne la quitterait jamais plus.

« Idiot, je ne suis pas Moïra. » Puis se retournant, « allez chercher William ! » et, sans prêter attention aux réactions des villageois, elle revint à Alexandre : « tu ne me reconnais pas, voyons ?... »

Elle s'était penchée vers lui et ses cheveux glissèrent sur ses épaules pour venir balayer l'air les séparant, portant avec eux tout un cortège d'effluves caractéristiques. Il y avait certes l'odeur du feu qui les dominait toutes, mais derrière, il perçut un mélange à la fois indescriptible et si caractéristique, à la fois acide et sucré, chaud et mordant... et cette odeur il s'en souvenait, elle remontait loin dans ses souvenirs, mais il ne l'avait pas oubliée. Et, combinée à des taches de son et au vert irisé de doré des prunelles qui le fixaient, il osa un nom.

« Murron !

-Oui, c'est bien toi, Alexécable. Un moment j'ai cru me tromper, mais l'instinct lui, il voit juste.

-Murron » répéta-t-il sidéré. Comme elle avait changé. Elle était maintenant une femme, celle qui autrefois le terrorisait. Enfant, elle était plus forte que lui, un garçon. Elle ne se privait donc pas de montrer à tout le monde combien elle lui était supérieure en le battant devant les autres gamins du village. Il l'avait détestée toute son enfance et même plus tard quand il se rappelait ses jeunes années, mais maintenant il voulait l'embrasser. Certes il l'avait déjà fait, une fois qu'elle le maintenait cloué au sol, et qu'il n'avait trouvé que ce moyen pour la déstabiliser et lui échapper. Non, aujourd'hui, il voulait la serrer dans ses bras pour lui exprimer toute sa reconnaissance.

« Qu'est-ce que tu fais là ? T'es plus moine ? »

Cette voix dure et bourrue, presque méprisante, il la reconnaissait aussi. Il l'avait souvent entendue. Elle avait cependant une profondeur moins désespérée, plus sauvage et celui qui s'avançait ne pouvait être Père, bien qu'il lui ressemblât.

« William ?

-Tu choisis bien ton moment. »

Ils étaient l'opposé l'un de l'autre. Alors qu'Alexandre était fin et élancé, son grand frère était trapu et lourd, tout en muscles et en puissance, là où Alexandre n'était que souplesse

et légèreté. William tendit une main calleuse, aux doigts larges et couverts de petites cicatrices et de croutes, terminant un bras énorme et noueux, lui aussi tailladé. Elle saisit et enveloppa une petite main blanche aux doigts longs et effilés, passablement moite en raison des émotions.

« Viens nous aider ! »

Il n'était pas question d'embrassades, de longs discours ou de rires, le temps était au deuil et à la tristesse, on se réjouirait plus tard... peut-être. Alexandre n'eut même pas le temps de demander des nouvelles du reste de la famille que William retournait déjà d'où il était venu, ainsi que tout le monde d'ailleurs. Il entendit chuchoter son nom çà et là, il croisa des regards fuyants, mais plus personne ne lui voulait de mal. Murrion aussi avait disparu.

« William ! Par ici ! »

C'était celui qu'Alexandre avait cru reconnaître en tant que Callum qui avait pris la parole. Grand, fort et assurément fier, il n'osait pas pour autant fixer William. Il baissa même la tête avant de s'effacer pour laisser apparaître, posé sur le sol, le corps d'une fillette. Elle semblait n'avoir pas souffert, ni du feu, ni du fer et s'être simplement envolée comme un ange. Seulement Alexandre comprit qu'il s'agissait d'une de ses sœurs, Agnès et Marie. La première, qui le suivait de près, devait avoir près de seize ans, ce ne pouvait donc être elle. Marie par contre était née quelques mois avant son départ...

« Elle était là... déjà morte... rien pu faire... » reprit Craig hésitant.

Cette fois-ci, Alexandre ne put rien contenir et pleura à chaudes larmes, appuyé sur William qui lui ne bronchait pas, les yeux rivés sur la dépouille de sa petite sœur.

« Il faut avertir Père, Mère, ainsi qu'Agnès. Nous allons l'emmener à la maison et la veiller, tous ensemble, dit Alexandre.

-Père est mort, Agnès n'est pas là, Mère est introuvable et la maison a brûlé. »

Alexandre passa la journée à veiller sa sœur. Elle avait été installée dans la seule grange qui tint encore debout et qui faisait office de chapelle quand chaque dimanche et jour de fête, un prêtre passait pour célébrer la messe. Des discussions avaient eu lieu pour savoir si oui ou non une église devait être construite, mais la chose n'était pas simple en raison du coût du projet, de la petitesse du hameau et de la difficulté d'y installer un prêtre à temps plein. Certains avancèrent que le village devait déménager, ce qui fut rejeté avec véhémence, d'autres dirent que c'étaient aux fidèles de se déplacer... Enfin il fut décidé que la question serait remise à plus tard et qu'en attendant, un moine desservirait le village. C'est lors de cette conférence, environ dix années plus tôt, alors que chaque famille était visitée, que le sort d'Alexandre avait été décidé.

Plusieurs autres familles avaient été installées dans le même lieu, leurs maisons ayant elles aussi été détruites. Les uns venaient reconforter les autres, on disait une prière pour chacun, on parlait des morts, de leurs qualités, de la cruauté de ce monde, de l'injustice... certains allaient jusqu'à maudire le ciel, mais c'étaient surtout les Anglais qui étaient voués aux gémonies.

Alexandre en profita pour se présenter et beaucoup le reconnurent enfin, chacun apportant son anecdote pour bien prouver qu'on ne l'avait pas oublié et peut-être aussi pour atténuer sa peine. La nouvelle circula et toute la communauté passa pour le saluer et lui présenter ses condoléances.

Il dut expliquer à tous qu'il avait quitté le monastère d'Arbroath, n'ayant pas la vocation et qu'il revenait au village vivre au milieu des siens... Certains lui parlèrent de leurs problèmes, d'autres le plainquirent et pleurèrent sur sa situation plus encore qu'ils le firent pour leurs morts. On lui demanda vingt fois s'il avait mangé, cinquante s'il voulait quelque chose à boire. On lui apporta en tout neuf repas et treize choppes de bière...

Ce n'est que le soir venu, alors qu'il pensait pouvoir être enfin seul, qu'elle vint le déranger... pour son plus grand plaisir. Murrion fit comme tous les autres, elle présenta ses condoléances et vint aux nouvelles. Ils partagèrent quelques souvenirs, elle lui parla de sa sœur, combien elle était drôle et souriante, un brin espiègle, toujours gentille... mais avec un caractère bien trempé qu'elle tenait de sa mère, dont on n'avait toujours pas de nouvelles. Elle l'informa de l'avancée des recherches, c'est-à-dire pas grand-chose. Il avait été établi tacitement que William continuerait à chercher Mère pendant qu'Alexandre veillerait Marie, car enfin, il avait l'habitude de prier. Mais il eut du mal à trouver le temps et la concentration nécessaires car, comme lors de ses derniers mois à Arbroath, sa méditation s'était affadie et se transformait en long questionnement sur lui, sa personnalité et son avenir. Il partagea d'ailleurs ses états d'âme avec Murrion.

« Voilà bien longtemps que tu es parti, je te croyais moine aujourd'hui. Qu'est-ce qui te ramène chez nous ? » Elle avait prononcé cette phrase sans se rendre compte de tout ce qu'elle charriait de sens clairs ou cachés pour Alexandre. En quelques mots, elle avait ravivé tous ses doutes. Les plus récents sur son retour, et d'autres plus anciens qui lui avaient fait quitter le monastère. De plus, elle avait dit « chez nous », comme si ce n'était plus chez lui et que ça ne l'avait jamais été. Il était considéré comme un invité dans le seul endroit au monde qu'il pouvait considérer comme chez lui... Même le fils prodigue avait eu droit à des mots plus doux à son retour.

« Trop longtemps », répondit-il simplement, avant que de s'interrompre pour reprendre tout haut le fil de ses pensées. « Je ne sais pas qui je suis. Je croyais être fait pour devenir moine... »

-Est-ce que tu regrettes ?

-Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Si j'étais resté là-bas, je n'aurais peut-être jamais appris ce qui s'est passé

aujourd'hui. Et même si ça peut paraître étrange, j'aurais détesté ne pas savoir. Tu vois ce que je veux dire ?

-Je crois...

-Je n'avais plus le goût de la vie monacale, je ne voulais plus être discret et obéissant. J'ai pris la décision de partir et...

-Si tu crois que c'est le bon choix...

-Tu cherches à me faire culpabiliser. J'ai mûrement réfléchi cette décision.

-Alors à quoi bon vouloir me convaincre.

-Pardon. C'est juste que si c'est ça la vie séculière, je ne vais pas supporter.

-C'est un peu brutal pour un début, mais il y a des bons moments.

-Je ne vois pas ce qui peut faire oublier ça.

-Il ne faut jamais oublier ! » Sa voix avait changé. Taquine jusqu'alors, elle s'était faite autoritaire et comme outrée de ce qu'avait dit Alexandre.

« Je me suis mal exprimé... Comment retrouver le sourire ? » Comme elle était belle avec ses cheveux bouclés, ses yeux verts, son petit nez retroussé et sa silhouette... Il s'interrompit de peur qu'elle surprenne ses pensées. « Et toi, n'as-tu personne à pleurer ? Je te parle de mes malheurs, tu me consoles mais...

-Moi, j'ai déjà tout perdu. »

Il ne l'en admira que d'autant plus. Elle était non seulement belle mais forte.

« Je suis content de vous trouver là. » William venait de les rejoindre en dehors de la grange, sous les étoiles. « Mère n'est nulle part et tous les corps ont été identifiés, même ceux qui avaient bien brûlé.

-Tu veux dire qu'elle a disparu. Alors, soit ils l'ont emmenée, soit elle les a suivis, soit...

-On ne l'a pas encore retrouvée. Comme quoi ça sert les études.

-William, ne sois pas si dur avec ton frère. »

Il attira Murrion à lui et écrasa ses lèvres sur les siennes en un baiser brutal et orgueilleux. « Elle est belle ma fiancée, hein ?

-Magnifique... » Sa sœur était morte, il n'avait plus de père, sa mère portée disparue et maintenant Murrion. Quel rapport ? Qu'a-t-elle de si particulier ? Serais-je jaloux ? « Je vais vous laisser tranquille et retourner auprès de Marie. »

CHAPITRE II.

« À quoi bon y repenser ? Ce qui est fait est fait ! »

Il n'était pas fait pour la vie monastique, la mortification était devenue souffrance et il avait perdu la joie de vivre. Or un moine malheureux est un moine en danger et une menace pour la communauté. C'est ainsi qu'avait conclu le père abbé après s'être longuement entretenu avec lui. La page était tournée maintenant et il avançait d'un pas décidé vers son destin. Mais quel serait-il ? Il était passé des bras de sa mère à la protection du monastère ? Il ne savait rien. Bien sûr, il s'en remettait à Dieu, mais l'abandon à la Providence ne l'empêchait pas de douter.

À Arbroath, l'abbaye d'où il sortait, il avait entendu parler de certaines personnes qui, après avoir reçu un coup violent sur le crâne, avaient perdu tous leurs souvenirs, tous leurs repères. Et c'est ainsi qu'il se sentait, perdu, comme s'il venait au monde pour une seconde fois. Il avait tout à apprendre, tout à découvrir, à commencer par sa propre personne et par le monde qui l'entourait. Et si cela devait commencer par la souffrance, alors il l'acceptait.

Alexandre sortait de l'adolescence et depuis peu, après une croissance tardive et brutale, il avait abandonné ses postures dégingandées pour une stature droite et fière.

Alternant par la force des choses les travaux d'étude et les tâches manuelles, il avait trouvé son équilibre, tout en souplesse, entre la faiblesse voûtée du scribe et la robustesse noueuse de l'ouvrier. Il était sans le savoir un exemple parfait de cette jeunesse gracieuse, insouciante et conquérante. Malgré ses doutes, son appréhension face à l'inconnu, Alexandre se sentait investi d'une mission autre que de simplement prier pour le salut de ses semblables. Sa vie jusqu'ici avait suivi l'organisation rigoureuse du monastère où chaque instant est associé à une tâche, sans répit et surtout, sans surprise. Il avait maintenant soif d'aventure. Non pas de celles qui peuplent les répertoires des poètes itinérants, mais de gestes à la fois épiques et utiles. William Wallace n'avait-il pas rejoint et même surpassé Lancelot dans le cœur des Écossais ? La guerre n'était pas terminée et elle avait besoin de sang, il était prêt à donner le sien.

Car il était averti des troubles qui agitaient son pays et il voulait apporter sa pierre à l'édifice en reconstruction qu'était l'Écosse de Robert Bruce. Il croyait en son roi et au bien-fondé de sa lutte et il savait que plus il y aurait d'hommes de bonne volonté pour le servir, plus la victoire serait proche. Et s'il était une chose dont Alexandre ne manquait pas, c'était de bonne volonté. Cependant, avant de rêver d'exploits qui lui permettraient de rejoindre les grands héros écossais au panthéon, il lui fallait accomplir son devoir filial en retrouvant sa mère disparue. Il passa le reste de la nuit à essayer de comprendre, seul dans le noir. Cette nouvelle à propos de sa mère était pour le moins surprenante et Alexandre ne savait comment la prendre. En effet, pourquoi une mère de famille, veuve, quitterait tout ce qu'elle a pour aller courir l'aventure ? Il y avait certainement une raison, une cause, quelque chose qui l'avait poussée à partir sans informer personne. Mais il n'arriva à aucune conclusion et finit par s'endormir.

Le lendemain apporta un éclairage nouveau, car il était maintenant certain pour tout le monde que Moïra Campbell

avait disparu volontairement. En effet, à force d'en parler, William et Alexandre tombèrent sur un garçon, Donald, devenu orphelin depuis la veille, qui leur affirma l'avoir vue étendue au sol après le départ des Anglais. Et elle n'y était plus...

« Il faut dire qu'elle les détestait particulièrement », ajouta William. Chaque fois, elle nous parlait de Père qui les aurait tous tués s'il avait encore été de ce monde. « Son épée aurait tranché dans le vif. Mais aujourd'hui il l'a perdue... elle lui reviendra! ». Elle répétait souvent cette phrase étrange sur l'épée de Père.

Alexandre regardait dans le vide, il essayait de comprendre, de trouver la raison de ce départ subit. Ces brigands devaient y être pour quelque chose... Qu'est-ce qui avait rendu Mère hystérique ? Les avait-elle suivis ? Pourquoi ? Les questions se multipliaient dans la tête d'Alexandre, sans qu'aucune réponse ne vînt.

« Je veux comprendre. » Alexandre quitta le village machinalement, sans regarder où il allait, trop plongé qu'il était dans ses pensées. Pour réfléchir, il lui fallait marcher et parler à mi-voix, c'est ainsi qu'il fonctionnait. Ce qui lui valut d'ailleurs de nombreux reproches au monastère où le silence et la quiétude sont de rigueur.

Ainsi marcha-t-il longuement en ressassant tout ce que lui avait dit William. Et alors que sa réflexion avançait et tournait en rond, comme lui sur la lande, il ne pouvait détacher l'image des Anglais de celle de sa mère. Leur venue était la cause de son départ, il en était persuadé. Elle a donc dû partir à leur recherche. Mais pourquoi une femme seule se lancerait-elle à la suite d'une troupe d'hommes armés et mal intentionnés ? « Ça ne tient pas debout tant que je ne connais pas la raison qui l'a poussée à agir de la sorte. »

Il s'était éloigné du village sans s'en rendre compte tandis que le soleil montait toujours plus haut dans le ciel, caché trop souvent par d'épais nuages menaçants. La nature

était belle dans les variations de couleurs mais Alexandre n'en avait cure, il mûrissait un projet.

Puis vint le temps des funérailles. On avait envoyé quelqu'un chercher le prêtre et il était revenu avec lui. La cérémonie fut longue et lourde d'émotions, tant il y avait de morts à pleurer et à mettre en terre. Il y avait cependant une étrange beauté dans les messages d'espoir portés par la liturgie et par la communion de tous les villageois unis en une seule prière, comme une seule et même famille. Agnès était revenue de son voyage au village voisin et, bien qu'inconsolable, elle n'eut pas besoin qu'on lui présentât son frère pour le reconnaître et pleurer sur son épaule. « J'aurais aimé être heureuse de te revoir Alexandre, mais je ne sais pas si je pourrai l'être un jour à nouveau. »

La veillée fut consacrée aux chants et à un souper composé d'à peu près tout ce qui avait pu être sauvé des flammes. Mais Alexandre ne prit que peu part à la fête qui, bien que traditionnelle, lui paraissait déplacée. Il ne pouvait chanter, il ne pouvait rire, comme certains le faisaient et il ne pouvait pas boire pour oublier, il n'en avait pas le droit. D'abord à cause des mots de Murrion, mais aussi parce qu'il voulait être dispos dès l'aurore.

« Je vais partir à la recherche de notre mère, » dit-il à son frère qui avait à peine levé la tête de la couche voisine. « J'y ai longuement pensé, je dois le faire.

-À quoi bon, tout seul c'est impossible. »

Agnès, déjà debout, avança vers lui, le prit dans ses bras en guise de consentement et lui tendit un couteau. Elle n'expliqua pas son geste, mais il était lourd de sens.

« Tu n'as qu'à venir avec moi William.

-Je ne suis pas comme toi, je ne peux pas décider de tout quitter moi. J'ai Agnès et bientôt Murrion qui comptent sur moi. Et toi, tu pourrais être utile ici... » Il regarda son petit frère et comprit à son regard étrange, presque insupportable,

qu'il n'y avait rien à faire. « Mais tu fais bien ce que tu veux... » lança-t-il avant de reprendre sur un ton plus doux, après avoir vu sa fiancée dans le dos d'Alexandre, « sois de retour pour mon mariage, ça me, ça nous ferait plaisir. »

Un peu surpris par cette requête, Alexandre promit d'être là et demanda à William par où étaient partis les Anglais venus avant la disparition de leur mère.

« Ils sont repartis vers le sud, ils font toujours comme ça. Ils attaquent un village au hasard et repartent chez eux. Jamais ils n'attaquent plusieurs villages, ils auraient trop peur qu'on ait le temps de s'organiser... »

William dit au revoir à son frère, lui souhaila bonne chance et disparut dans l'embrasure de la porte, enveloppé dans la brume qui couvrait le village ce matin.

« Je savais que tu nous quitterais. Murrion l'attendait dehors.

-Je dois la retrouver. Je le lui dois bien, à elle et à mon père. » Il avait la voix sûre et le regard plein de détermination. Elle lui tendit un paquet qu'elle avait sorti de sous son manteau vert. « Des provisions pour la route. »

Il courut jusqu'à ne plus être en vue du village, après quoi il prit un rythme plus lent. La brume commençait à se lever et le ciel était clair ce matin. Il voyait précisément quelle route suivre. Le chemin s'ouvrait devant lui, tout droit jusqu'à Carlisle en Angleterre. Puisque c'est du pays voisin que venaient les brigands, ils y sont certainement retournés une fois leur méfait accompli.

Les lâches ! pensa Alexandre, s'en prendre à de petits villages isolés, le soir, comme des voleurs. Il fallait bien être anglais pour agir de cette manière. « Incapables de nous battre honorablement sur un champ de bataille, ils font des petites frappes répétées à la frontière pour atteindre le moral des Écossais. Et comme par hasard ce sont encore les hommes du sud qui trinquent. » Il les imaginait tout de noir vêtus, les cheveux au vent et le visage masqué, brandissant des haches et

des épées, frappant au hasard les hommes, les femmes et les enfants... Il voyait des flammes partout, des murs qui s'écroulent, un épais nuage de poussière soulevé par ce vacarme...

« Les fiers soldats que voilà ! », ne put-il s'empêcher de dire tout haut avec un rictus de mépris. Pourquoi ne se défendait-on pas ? Pourquoi William et les autres n'avaient-ils pas mis en place une sorte de milice ? Père aurait agi, lui. Son père n'était plus, cette figure qu'il avait crainte et parfois détestée. Cependant ce n'était plus le père paysan laboureur qu'il avait à l'esprit en marchant vers l'Angleterre, mais le héros écossais qui s'était battu à Stirling, l'homme qui avait côtoyé les héros d'hier, avec à leur tête William Wallace ! Par la cruelle nouvelle de sa mort pourtant ancienne, Alexandre oubliait tout le mal qu'il avait pensé durant ces années pour ne se souvenir que d'un père guerrier, l'épée à la main, le torse nu bardé de cicatrices, signe de son courage et de ses victoires face aux Anglais. En mourant, son père rejoignait les hommes avec qui il avait combattu, il devenait un héros aux yeux de son fils. Un héros non pas dans l'ombre, mais dans la lumière de William Wallace l'un des plus grands héros que l'Écosse ait jamais connus :

Il était grand, fort et beau... Nous passerons sur sa naissance et sa jeunesse pour arriver plus vite à ce qui nous intéresse, ce qui l'a fait entrer dans la légende, les dix dernières années de sa vie.

Alexandre avait l'habitude de tromper l'ennui en se parlant à haute voix. La chose n'était pas aisée au monastère, mais maintenant qu'il était libre... Au départ ce n'était que des réflexions plus ou moins intéressantes, puis il avait essayé de construire un récit, une épopée. Mais, faute d'imagination, il s'était rabattu sur la réalité. Plusieurs fois il s'était répété, en travaillant, la vie de différents saints d'Écosse, à commencer par saint Colomba d'Iona ; avant de dériver vers quelque chose de plus prosaïque, l'histoire de son pays. Et s'il avait le

projet de partir du début, il ne pouvait s'empêcher d'être attiré par les grands hommes, à commencer par William Wallace.

C'est par amour que tout a commencé. Le Shérif de Lanarck avait fait tuer sa bien-aimée, alors il le tua et fut déclaré hors-la-loi. Il alla se cacher dans la forêt où il fut peu à peu rejoint par de nombreux Écossais avides de vengeance et de liberté. Le roi Édouard I^{er}, le pire ennemi que l'Écosse ait connu, faisait régner la terreur dans le pays et avait développé une immense haine envers les Écossais. W. Wallace, après avoir décimé la garnison de Lanarck, s'attaqua à Dundee. Son armée allait toujours grossissant, les hommes venaient de partout se rallier à lui. On y trouvait des seigneurs, des évêques et surtout de nombreux paysans, comme mon père. Ils avaient enfin trouvé un chef qui répondait à leurs attentes avec désintéressement. Ils voyaient en lui un guide qui leur ressemblait et les fédérait par son exemple et non par sa fortune ou par la crainte. Alexandre fit une brève pause pour savourer sa joie, c'était la première fois depuis bien longtemps qu'il prononçait le nom de son père avec respect...

Car ce qui motivait W. Wallace ce n'était pas l'argent et le pouvoir, non, c'était la gloire et la liberté. Et même au-dessus de tout cela, c'était l'amour qui le guidait, son amour jamais vengé, l'amour de son pays éreinté par le joug anglais. Enfin l'amour que tous ces gens lui vouaient et qu'il ne pouvait décevoir.

C'est porté par cet élan, à la tête d'une armée prête à tout pour lui, qu'il affronta l'armée du roi anglais à Stirling. Il était entouré d'hommes braves, mais en face se trouvaient de vrais soldats, entraînés à obéir, à tuer et à mourir. Et c'est là que le génie de W. Wallace se révéla à la face du monde : il n'était pas seulement un aventurier hors-la-loi entraîné malgré lui dans des événements qui le dépassaient, comme on voulut nous le faire croire. Il était très intelligent et prépara la bataille avec ses armes et ses hommes presque tous à pied, contre des Anglais majoritairement à cheval.

Plutôt que de se faire piétiner par l'adversaire, il a imaginé le moyen de le faire descendre de cheval pour équilibrer les forces. Et violemment qui plus est. Car un Anglais qui tombe sur le sol écossais doit se faire mal et si possible ne pas se relever !!

Ses pensées l'avaient conduit assez loin ; midi était passé, le soleil commençait à redescendre et les nuages faisaient leur apparition dans le ciel d'Écosse. Après la lande verte semée de quelques rochers, Alexandre atteignit une forêt dense à la lisière bien rectiligne. Elle était plantée sur le flanc d'une colline comme on en trouve tant dans la région. L'herbe rase d'un vert pâle s'arrêtait nette pour laisser place aux grands arbres de la forêt uniformément vert foncé. Elle commençait sans préavis, très haute et touffue, elle avait l'air artificielle tant sa forme était carrée et sa hauteur égale. Alexandre pénétra dans cette forêt par le pied de la colline qu'elle gravissait et recouvrait totalement, sa voisine après elle, jusqu'à la suivante et peut-être plus loin, mais la vue d'Alexandre ne portait pas assez loin pour le savoir.

Il aimait les arbres, mais se méfiait tout de même des forêts en bon Écossais qu'il était, élevé à grands coups de légendes, toutes plus inquiétantes les unes que les autres.

Il est mort à 33 ans après avoir porté une couronne humiliante. Il est peut-être osé d'y voir un signe, nous dirons simplement que c'est un bel âge pour mourir...

Il avança dans la forêt et finit par trouver un coin tranquille pour passer la nuit. Il s'installa entre trois grands pins ayant suffisamment d'envergure pour que leurs troncs soient séparés d'une dizaine de mètres et que leurs branches, partant d'assez haut, lui permettent de faire du feu sans danger. Il commença par creuser un peu à l'endroit où il allait l'allumer, puis partit à la recherche de branches à la fois pour l'alimenter, mais aussi pour se constituer un toit pour la nuit. Il lança rapidement le feu qui prit assez vite. Heureusement qu'il avait bien dégagé autour, car les épines qui recouvraient le sol d'une épaisse couche, accumulée à mesure que les arbres avaient grandi, sont un redoutable combustible, qui prend d'un seul coup et répand les flammes aussi vite que le vent.

Celui-ci commençait à souffler et à siffler dans les lourdes branches tout autour d'Alexandre. Cela ne l'inquiétait pas, puisque occupé à construire son abri, il n'y avait pas pris garde. Il tressa quelques branches entre elles, les plus grosses verticalement et les plus souples à l'horizontale. Enfin il posa son ouvrage à champ contre le tronc de l'arbre le plus droit et le noua à l'aide d'une fine corde qu'il avait toujours sur lui. Pour finir, il planta dans le sol, autant qu'il le put, les deux branches extérieures, plus longues que les autres et dépassant en haut et en bas, à la manière d'un brancard. Cette précaution éviterait que le tout ne s'envole. Il paracheva son aimable logis en disposant un épais matelas de fougères. Fier de son travail, il alla se reposer auprès du feu qui seul l'éclairait, maintenant que le soleil avait disparu.

Il saisit le sac que Murrion lui avait donné et plutôt que de piocher dedans au hasard, comme il l'avait fait au cours de sa marche, il le vida sur le sol à la lumière du feu. Elle y avait mis des galettes, dont il s'était nourri à midi, il lui en restait encore pour au moins trois jours, mais il trouva aussi un morceau d'agneau froid et un petit sac d'avoine pour se faire du porridge. Il sortit aussi un joli couteau à la lame argentée, robuste et tranchante qui luisait à la lumière du feu. Le reflet des flammes dans l'ombre de la nuit lui donna des teintes sanglantes. Il le ramassa et le regarda attentivement. La lame était longue et paraissait ne jamais avoir servi. Le manche était un bois de cerf, plus précisément la mue d'un daguet, jeune cerf de moins de deux ans dont les bois sont simples et droits sans aucune ramification. Il avait été lavé récemment car les perles, à la racine du bois, étaient encore très blanches, de même que les aspérités de la poignée. La lame avait été emmanchée dans la base du bois. Alexandre s'en saisit fermement, le regarda dans tous les sens, le fit tourner dans l'air, il était à sa main. Il le passa à sa ceinture et mangea son agneau à pleines dents.

Une fois repu, il regarda le feu. Il était seul dans la forêt, il commençait à avoir froid malgré les flammes que poussait le vent. La digestion et le sentiment de solitude le firent frissonner. Il était environné d'ombres. La nuit et le noir en tant que tels ne le dérangent pas, mais les ombres visibles, animées par la lumière mouvante des flammes dans le vent, n'étaient pas pour le rassurer. À chaque nouvelle rafale, il avait l'impression que quelque chose ou quelqu'un bougeait à côté de lui. Car l'esprit se débrouille toujours pour imaginer des choses à chaque extrémité de notre champ de vision, là où l'on voit sans regarder.

Et quand ce n'était pas ses yeux qui lui jouaient des tours, ses oreilles prenaient le relais. Le vent qui faisait siffler les branches, les crépitements du feu, un craquement lointain, un vol d'oiseau, le grignotement d'une souris, le cri sourd d'un animal quelconque... Il était en alerte, les yeux grands ouverts, l'oreille dressée, la narine gonflée, la respiration presque imperceptible, sa main s'approcha discrètement du manche de son couteau, il se recroquevilla comme pour bondir sur une proie. Il n'y tenait plus, il fallait que quelque chose se passe, qu'il sache à quoi il avait affaire.

Alors un événement se produisit. Une aiguille arrivée au terme de sa vie aérienne se détacha de sa brindille et tomba dans le vide. Sa chute ne fut pas droite, car trop légère elle fut portée par le vent, balancée de droite à gauche au gré des courants d'air. Elle semblait parfois remonter, mais chutait inexorablement. Elle allait lentement atteindre les flammes, elle commençait à cuire et se raidissait à la chaleur, suspendue au-dessus du feu par l'air chaud qui s'en dégageait, quand un violent coup de vent la déporta. Elle partit comme une flèche, perçant l'air à nouveau frais, elle alla tout droit, si droit et si fort qu'elle vint s'écraser sur le nez d'Alexandre aux aguets. Il ne put retenir un cri et se leva comme un enfant qui s'assied sur un chardon en se tapant frénétiquement le nez. Un témoin

de la scène aurait pu se demander si la personne qu'il voyait était réellement saine d'esprit.

Refusant de subir la loi de sa nervosité il fit ce qu'il faisait toujours quand il n'était pas à l'aise et seul dans un environnement hostile, il parla à haute voix. Sentant qu'il avait besoin de toute sa concentration pour oublier sa peur, il entreprit ce qu'il avait toujours remis à plus tard, raconter l'Histoire de l'Écosse.

Commençons par le commencement, la terre et les hommes : Nos ancêtres étaient des hommes grands et forts, un peu comme nous, bien que je n'en sois pas le plus fidèle représentant avec mon corps malingre. Ils habitaient l'île britannique sans se soucier de frontières, jusqu'à ce que les intérêts des hommes prennent le dessus et que les tribus se mettent en place. Ils se battirent longtemps, le nord contre le sud, l'est contre l'ouest, l'Irlande (Hibernie, Erin) contre le reste ou comme arbitre. Les plus valeureux s'installèrent au nord, et les plus mous au sud, déjà séparés par le grand fleuve du Forth, chacun allant vers le climat correspondant à sa valeur. Le faible se cachant dans la brume et la pluie, le fort affrontant le vent et la froidure.

Aimant bien vivre et bien manger, nous n'avons pas beaucoup changé, même si les guerres récentes nous empêchent de respecter comme il se doit cet héritage. Ils se battaient nus, aimaient les bijoux et le sang. Là-dessus nous n'avons que peu changé, puisque c'est surtout la civilisation qui nous a poussés à nous vêtir, aidée par le regard qu'elle nous a invités à porter sur nous-mêmes. Il en va de même pour les plaisirs sensuels que la religion a essayé de refréner en nous, et bien que le feu qui nous anime semble moins ardent que celui de nos fiers ancêtres, il n'en est pas pour autant éteint, en témoignent les aventures sulfureuses de notre feu roi Alexandre III.

La civilisation nous est venue par les Romains emmenés par le grand César. Ils ont eu raison de nos perfides voisins du sud trop occupés à s'entre-déchirer, pour savoir qui attaquerait les Romains ; si bien qu'ils leur ouvrirent le chemin. Mais jamais il n'arriva à atteindre le nord. Ses successeurs Claude et Néron n'eurent pas plus de réussite et même s'ils

s'installèrent durablement ils subirent la résistance des Bretons... C'est une femme qui mena le combat, la reine Boadicee. Car il est bien connu que le courage en Angleterre n'existe que dans le cœur des femmes ; la femme étant le seul être capable de supporter un Anglais (ou son ancêtre) toute une vie... Elle finit par s'empoisonner certainement par dépit devant son engeance. Les Bretons se battirent avec une incroyable férocité, signe révélateur de leur bassesse, qui dans une situation de guerre, s'était faite bestiale.

Agricola seul parvint à affronter les Écossais, il monta jusqu'à eux en établissant une ligne de forteresses, mais sans jamais affronter directement le peuple. Il devait savoir que c'était peine perdue. Après avoir bien préparé son attaque, il battit les Calédoniens emmenés par Galhwag, en leur coupant toute retraite... Tout cela a par ailleurs été relaté en détail et avec des mots plus élégiaques par son propre gendre, le grand Tacite. Mais cet immense chef de guerre qu'était Agricola n'eut pas de successeur digne de lui et nos pères regagnèrent progressivement les Lowlands jusqu'à ce que l'empereur Hadrien décide de les arrêter de la seule façon possible... En édifiant un mur sur toute la largeur du pays, du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne.

Mais il ne les arrêta que peu de temps, et bientôt, alors que l'Empire partait en ruines, ils passèrent ce mur et ravagèrent plusieurs fois le sud de l'île. Puis ils durent se replier, sous le coup des invasions saxonnes, pour garder leur caractère, contrairement aux Bretons qui se mêlèrent aux Germains et autres Danois.

Oh, mais dites-moi, cet essai sur le tempérament des peuples serait à approfondir et à soumettre à l'Université d'Oxford qui je crois pourrait être grandement intéressée... Ne croyez-vous pas?

Alexandre avait l'habitude lorsqu'il se parlait, d'imaginer un auditoire. Non pas qu'il fût fou, mais pour mettre un peu de vie dans son récit. Il ne créait pas des personnages avec lesquels converser, il se donnait l'illusion d'avoir un public face à lui. Il ne discutait pas, il dissertait, seul avec son imagination...

Au cours d'une période de construction, plusieurs royaumes se formèrent en Écosse et en Irlande, parfois à cheval sur les deux comme ce

fut le cas de la Dalriada. C'est à cette époque, au VI^e siècle que vécut un homme qui changea à jamais l'histoire de ce pays. Il s'appelle Colomba d'Iona. Il était issu d'une maison royale d'Irlande, d'où il fut exilé à cause de son zèle missionnaire. Il se voua alors à la conversion de la Calédonie au catholicisme. Saint Ninian avait amorcé son travail un siècle plus tôt en s'occupant de la conversion des Pictes du sud. Cependant Colomba eut plus de succès. Armé de sa foi et de son charisme incomparable, aidé de ses douze compagnons, il sut amener à Dieu, Brude, le roi des Pictes, après avoir converti Conall MacComgaill, le roi des Scots.

Les Pictes des plaines et les Scots des montagnes, qui s'étaient jusqu'alors affrontés, devinrent amis grâce au travail de Colomba. Plus tard ces deux peuples se réunirent sous la couronne de Kenneth-MacAlpin le premier grand roi Scot, le père de l'Écosse. Mais revenons à Colomba. C'est Conall qui lui donna l'île d'Iona où il fonda son monastère, le premier d'une longue liste. Colomba est aussi l'homme à l'origine de la royauté. Non content d'avoir soudé le peuple dans une même foi, il lui donna un chef sacré. Le premier fut Connal, béni des mains mêmes du Saint, à la manière des rois d'Israël, sur la Pierre du Sacre aujourd'hui volée... Mais nous en reparlerons.

S'ensuivit une période de prospérité pour le pays qui vit le roi descendre progressivement, au fil des successeurs, un peu plus vers le sud jusqu'à s'installer à Scone, apportant avec lui la Pierre du Destin, symbole de la destinée nationale. Ce qui ne plut pas aux montagnards qui commencèrent à grogner.

Qu'est-ce qui se passe ensuite, voilà que la mémoire me fait défaut, je crois me souvenir que les Anglo-saxons nous attaquent par surprise à Ethandun. Enfin, c'était nos alliés Danois, qu'ils attaquaient, plutôt que nous. Mais c'est une autre histoire, assez complexe et moins intéressante ici puisque l'Écosse n'en sort pas grande...

On a quand même riposté ! Ah oui c'est vrai, ça me revient maintenant, et c'est à ce moment-là qu'Olaf s'est fait remarquer. Vous allez voir, son histoire est à la fois drôle par son action et dramatique par sa conclusion...

À force de se raconter l'histoire de son peuple, la tension d'Alexandre était retombée, laissant place à une certaine torpeur semblable à celle qui précède le sommeil. Il se leva, s'étira difficilement et alla s'étendre sur sa couche d'une démarche douloureuse à cause du temps passé assis les jambes croisées. Complètement calmé par son récit, Alexandre s'endormit rapidement.

« C'est pas lui, on s'est gouré de bonhomme, qu'est-ce qu'on fait, on le tue ?

-Je sais pas, on pourrait peut-être lui demander ce qu'il fait là d'abord.

-C'est vrai que tuer un gars qui dort, c'est pas très honnête.

-Parce que t'es p t'être honnête toi, avec ta gueule en pine de cheval.

-C'est pas que la pine que j'ai du cheval... Ah, ah... » Son rire se mua en moue interrogative. Avait-il dit ce qu'il pensait vouloir dire ?

Alexandre se trouvait dans une salle immense, si grande qu'il n'en voyait pas le bout. D'immenses colonnes, toutes rondes, sans motif, soutenaient un plafond qu'il ne voyait pas non plus. Des hommes l'entouraient et se disputaient pour savoir s'il fallait le tuer ou non. Leurs visages hideux se tordaient dans une aveuglante lumière blanche. Ils étaient sales et velus, leurs voix utilisaient des tonalités venues d'outre-tombe qui ressemblaient à des cris d'animaux diaboliques. Ils étaient au-dessus de lui, leurs grognements se muèrent enfin en paroles audibles pour Alexandre qui tira une épée superbe pour les tuer. Il allait se lever pour se battre quand ils se retournèrent, comme s'ils ne le voyaient plus, entendant comme lui, une voix céleste prononcer ces délicates paroles :

*La mauvaise cible vous visez
Frappez-la et vous serez :*

*Tapés, rossés, fessés,
Par celui même que vous chassez!*

Quelques minutes passèrent durant lesquelles Alexandre criait après ses assaillants qui fuyaient. Et, comme par enchantement il se retrouva à nouveau allongé, dans un lit cotonneux, bercé par une douce musique. Une figure angélique apparut alors à Alexandre. Il vit un doux visage, presque féminin, se pencher sur lui et lui sourire. Il était environné de lumière, comme si elle émanait de lui. Ses yeux étaient d'un bleu limpide et ses cheveux blonds et brillants comme le soleil. Il lui tendit la main pour l'aider à se lever... Les créatures immondes avaient disparu, certainement chassées par cet être merveilleux.

Alexandre lui saisit la main et, tandis qu'il se relevait, la lumière disparue, tout s'éteignit. Il eut alors le souffle coupé et prit une grande inspiration comme lorsqu'on ressort de l'eau après de nombreuses secondes. Son cœur battait un peu fort, il croyait l'entendre. Puis tout revint à la normale, il s'était simplement réveillé après un rêve étrange inspiré de ce qui s'était passé autour de lui.

« Suis-moi si tu tiens à la vie » lui souffla l'étrange personnage qui lui tenait encore la main. « Car quand ils reviendront sans personne à se mettre sous la dent, ils n'auront plus de scrupules à te tuer. »

Il avait dit cela en l'entraînant derrière lui. Alexandre lâcha alors la main et se mit à courir à la suite de son sauveur.

La nuit était encore très noire, mais la lune à peu près dégagée permettait à Alexandre de suivre le rythme de son compagnon. Il courait vite, se faufilait entre les arbres, les épaules baissées, les jambes toujours pliées, il rebondissait sur la pointe des pieds sans faire aucun bruit. Il avait la tête relevée qui tournait de droite à gauche pour savoir où il était, repérer les poursuivants et surveiller son accompagnateur. Dans la pâle lueur de la lune, Alexandre vit son œil de lynx lorsqu'il se

retourna vers lui tout en sautant un obstacle indéfini sur le sol. D'un regard et d'un geste de la main il le lui indiqua, ce qui évita une chute douloureuse et surtout bruyante. En passant par-dessus, Alexandre vit qu'il s'agissait d'une branche quasi invisible. Il prit confiance en son guide et se mit à trois enjambées derrière lui et marcha dans ses pas en le singeant progressivement sans s'en rendre compte. Alexandre entendait les appels de ses assaillants qui le cherchaient vainement, toujours plus loin de là où il se trouvait. Puis les voix se rapprochèrent d'eux, son guide et lui s'arrêtèrent, silencieux comme des loups. Il arriva que l'un des poursuivants passe à quelques pas d'eux, se tourne même en leur direction, mais reparte sans les voir.

Ils parcoururent une bonne distance en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, ils étaient maintenant hors de portée de leurs poursuivants et, après avoir ralenti la cadence, le guide d'Alexandre s'arrêta et s'accroupit. Alexandre allait pour le remercier, il avait même commencé par formuler son premier mot quand il se vit clore la bouche par la main de son compagnon qui lui susurra à l'oreille :

« Reste silencieux, ils ne sont pas loin. Une course me suffit pour la soirée ! »

Il se releva alors et reprit sa route, mais sur un rythme beaucoup plus lent. Ils marchaient maintenant. L'étranger touchait de la paume tous les arbres auprès desquels il passait. En s'approchant, Alexandre comprit qu'il ne les touchait pas simplement, mais les tapait pour éprouver leur densité.

Enfin, après qu'il eut tâté plusieurs dizaines d'arbres, un tronc sonna creux. Le jeune homme blond regarda Alexandre en lui souriant. Cependant son sourire disparut très vite et d'une voix basse et dure il dit à Alexandre :

« En t'amenant ici, je te dévoile mon nid, je te montre ma forteresse. Libre à toi d'y entrer, mais sache que si tu pénètres en ces lieux, tu signes un pacte qui t'interdit d'en

dévoiler l'endroit à qui que ce soit. Ni même d'y revenir sans moi ou mon autorisation. Est-ce clair pour toi ?

-Oui, je te remercie pour ton aide, même si je ne comprends pas tout ce qui se passe. » Alexandre n'était pas encore pleinement remis de son réveil brusque et il ne savait pas trop différencier ce qui tenait de l'illusion de ce qu'il avait réellement vécu. Encore moins quelle était l'influence des événements sur son rêve et de quel type d'événement il s'agissait. Il était un peu perdu, et son interlocuteur semblait peu enclin à l'éclairer.

En effet, sans même écouter ce qu'Alexandre lui disait, il s'était retourné et commençait à gravir le tronc creux.

C'était un très vieil orme. Un arbre magnifique, au tronc noueux et très court avec une branche qui partait de si bas qu'on pouvait croire que l'arbre s'était enfoncé dans le sol sous le poids des ans et des frondaisons. Son tronc d'un gris argenté rehaussé par les reflets de la lune était penché au-dessus du sol dans le sens opposé de la pente. Alexandre vit en grim pant dessus que la cause en était un rocher sortant du sol juste à côté du tronc et qui l'avait forcé à se développer de l'autre côté. Il fallait monter dans l'arbre pour ensuite, au niveau de la jointure entre les branches et le tronc, « arrivé en haut, se laisser glisser à l'intérieur » lui avait conseillé son guide providentiel. Alexandre passa juste en rentrant les épaules et, une fois la profondeur du tronc passée, ne sentit toujours pas le sol.

Il eut le réflexe d'écartier les mains pour s'arrêter, mais la voix en bas lui disait de se laisser aller. Il relâcha donc et finit par atteindre le fond quelques dizaines de centimètres plus bas. Alexandre qui avait fait un peu de bruit en tombant resta figé dans sa position, accroupi sur les pointes. Mais cette position devint vite inconfortable et rassuré par le silence environnant, il finit par se relever. Chose qu'il fit trop précipitamment et se cogna contre une racine qui passait au-dessus.

Il comprima un cri qui se précipitait dans sa gorge en mettant une main devant sa bouche et l'autre sur sa bosse naissante. Comprenant le cocasse de la situation, courbé qu'il était et ne pouvant faire un bruit dans un espace plus que contigu et devinant le sourire de son compagnon, Alexandre ne put s'empêcher de rire. Ils eurent un fou-rire franc et long, prolongé par la retombée de la forte tension éprouvée lors de la course ; qui en devint même douloureux et d'autant plus qu'il fallait rester silencieux. Pliés par l'étroitesse de la pièce et par le rire, ils finirent par se remettre et leur hilarité se calma par saccades. Idéal pour briser la glace entre deux inconnus.

« Alexandre Campbell, à jamais votre débiteur », dit-il dans un souffle en tendant machinalement la main vers son compagnon sans le trouver à cause du noir.

« Colomba, lui répondit son sauveur, et vous ne me devez rien puisque c'est en me cherchant que ces hommes vous ont trouvés. Il était donc de mon devoir de vous aider et de vous mener dans mon repaire.

-Je vous remercie tout au moins de ne pas m'avoir laissé ».

En bougeant dans un geste de dénégation, voulant dire que son honneur était en jeu, Colomba se cogna à son tour...

« Déjà que pour un c'est serré, alors pour deux... Au moins on n'aura pas froid et on pourra faire connaissance en toute intimité. »

Sentant la réaction de recul de son voisin, Colomba comprit l'équivoque de son propos et repartit d'un rire toujours aussi silencieux.

« Ne t'inquiète pas, je n'ai pas ce genre de travers. Je voulais juste dire que la promiscuité rapproche et que l'obscurité permet de tout dire sans subir les regards. Un peu comme à la confession. »

Alexandre se sentait bien et rassuré dans ce réduit sous terre. Il était sûr que personne ne les trouverait là et surtout pas les monstres qui en avaient après lui. Car Alexandre ne

voyait en ses poursuivants que les monstres que son esprit lui avait montrés durant son sommeil. Il interrompit donc ses pensées pour demander à Colomba :

« Qui sont ces hommes qui nous poursuivent et que veulent-ils ? Je ne les ai pas vus, je dormais... »

-Tu dois d'ailleurs avoir la conscience bien tranquille car il n'y a qu'un juste qui puisse dormir aussi paisiblement au milieu d'une troupe de guerriers assoiffés de sang. Et puis faut voir l'odeur... oh les cochons.

-J'étais très fatigué, répondit Alexandre en souriant.

-Pour en revenir à ta question, je les ai rencontrés sur la route. Ce sont quelques Écossais qui se sont réunis pour combattre les agressions anglaises sur le territoire. Nous avons passé quelques jours ensemble et, il y a deux jours, on est tombé sur des traces. On les a suivies jusqu'à un village totalement ravagé. On y est arrivé ce matin. Y'avait rien à voir, pas grand-chose à manger alors on est repartis.

-Mais, c'est de mon village que tu parles.

-Aïe...

-Quoi ?, aïe !?

-Eh bien, pour tout te dire, on n'est pas repartis tout de suite. Les gars là, ceux qui te poursuivent, c'est pas ce qu'on peut appeler des tendres. Ils ont un peu dévié de leur objectif. Ils passent toujours dans le sillage des Anglais, mais ils n'en attrapent jamais. Dans ce village y avait rien... tu connais du monde là-bas ?

-Ma famille. Qu'ont-ils fait ? Il ne voyait pas Colomba, mais à sa voix il comprenait que quelque chose de grave s'était passé.

-Oh, ils ont rien fait... Ils allaient s'amuser avec les femmes du village. Mais moi j'aime pas ça. J'aime les femmes, c'est pas ce que je veux dire, mais j'aime pas qu'on les maltraite. C'est tellement beau une femme et puis rien ne vaut le jeu de la séduction tu sais quand... non, tu sais pas.

-Que s'est-il passé à la fin ? Ma sœur habite ce village, de même que Murron.

-Oh si tu sais ! Qui est cette Murron ? Ne serait-ce pas cette rousse incendiaire ? Si c'est elle, je te comprends.

-C'est la fiancée de mon frère dont tu parles.

-Et tu en es entiché. Oh, que c'est vilain.

-Parle ! » Malgré sa colère, Alexandre avait réussi à comprimer son cri, de peur d'alerter les brigands qui les cherchaient toujours.

« C'est tout simple, je les ai mis sur ta piste. J'ai vu des traces quittant le village, je ne savais pas que c'était toi. Mais je leur ai dit qu'un villageois m'avait dit que quelqu'un était parti juste avant l'attaque des Anglais pour mettre tous les objets de valeur à l'abri. Ils n'ont pas cherché à vérifier et nous voilà.

-Donc c'est à toi que je dois d'être traqué.

-Oui, à moi qui ai sauvé ta sœur et Murron.

-Merci pour ça et pour ne pas les avoir laissé me prendre. Mais si j'ai bien compris, ils te poursuivent aussi.

-Oui, j'avais décidé de les lâcher et de continuer ma route seul. Et va savoir pourquoi, j'ai eu des remords et je suis revenu. Une question reste en suspens cependant : Qu'est-ce que tu fais là ? Parce que je vais être franc, t'as pas l'air d'un aventurier et sans compter ces brigands, tu risques de ne pas tenir longtemps.

-Je suis à la recherche de ma mère qui, je crois, poursuit elle aussi les Anglais. Donc en fait je recherche moi aussi les Anglais.

-Les Anglais t'intéressent aussi ? C'est une manie dans la région, tout le monde cherche ces sacrés Anglais... »

Colomba n'alla pas plus loin et plongea dans ses réflexions. Le pauvre garçon, je l'ai jeté en pâture. Et toi qui voulais lui proposer de partir chacun de son côté ! Alors pourquoi l'as-tu sauvé ? Mais je ne lui dois rien, au contraire. C'est lui qui devrait être reconnaissant... Mais ne l'a-t-il pas été ? C'est vrai qu'il a l'air de quelqu'un de bien. Dommage

pour lui, je ne lui donne pas la matinée pour être repris. Vois comme tu es... Sale égoïste ! Petit à petit, à force de se retourner l'esprit et de se culpabiliser, une idée fit son chemin dans la tête de Colomba. Et, comme toutes les bonnes idées, elle alla titiller les cordes sensibles pour se faire adopter. Je pourrais l'aider... Et pourquoi ? Je ne le connais même pas. Justement, toi qui te veux libre, c'est dénué de toute forme de convenance que tu choisirais de lui apporter ton soutien. Colomba, un brin poète, il lui était arrivé d'exercer cette fonction ici ou là, se laissa séduire par sa propre force de persuasion. Il n'était pas pour autant convaincu.

Crac ! Un bruit mat vint du dehors et réveilla Alexandre en sursaut. Lequel, habitué au silence monacal n'émit pas le moindre son.

Jugeant avoir respecté un temps de silence suffisamment long, Colomba se permit de le rompre.

« Ce doit être un animal, rien de plus. Richard et sa bande ont dû rejoindre leur campement maintenant. Tu peux te rendormir. »

La tâche ne fut pas si aisée pour Alexandre qui s'était effondré la première fois, vaincu par l'émotion. Tiré en sursaut du sommeil, il avait la fausse sensation d'avoir dormi tout son saoul. Surtout, il était sur les nerfs, la surprise et la peur n'étaient pas retombées et son cœur refusait de se calmer.

Et Colomba sentit cette tension.

« Tout à l'heure, auprès de ton feu, quand tu parlais tout haut et que tu luttais avec les éléments, c'était pour t'occuper l'esprit ?

-Oui, quand je suis tendu, je me parle.

-Alors tu dois avoir envie de parler... En t'écoutant, j'ai appris quelques petites choses qui m'ont amusé et d'autres qui m'ont déçu. Je tiens vraiment à une version plus légendaire de nos ancêtres. Quelque chose de plus mythique, une sorte d'épopée avec des beaux héros qui combattent des forces divines et maléfiques. Quelque chose de plus épique, une

version peut-être moins réaliste, mais qui touche plus l'interlocuteur. En plus je suis d'avis que l'histoire doit être chantée, mise en vers ou tout au moins déclamée et certainement pas récitée platement comme tu l'as fait !

-Et à qui aurais-je chanté, aux oiseaux de nuit ou au lièvre qui dort ?

-Il faut toujours imaginer que l'on a un auditoire même quand on n'en a pas, ça entraîne... Bref tu as raconté l'histoire et tu as parlé de mon saint patron en des propos très respectueux, ce dont je te remercie. J'ai même failli te réveiller pour te demander de continuer, parce que tu nous as laissés sur notre faim avec ton Olaf. Mais je me suis ravisé en imaginant ta frayeur... Et puis je me serais révélé aux autres. Enfin tu t'es couché comme leur chef arrivait, ils se sont approchés de toi, ont profité de ton feu et se sont mis à discuter de ton sort. Et comme ta survie n'était pas assurée je me suis manifesté dans un style qui cadrerait bien avec la situation...

-Je dois avouer que tu fis forte impression dans mon rêve...

-C'est le talent, que veux-tu ! Bref ils ont suivi ma voix, je les ai baladés quelques minutes et je suis venu te chercher. Je me sentais un peu responsable de ce qui t'arrivait. Et nous voilà dans mon trou.

-Quelle journée. Décidément il ne m'aura pas fallu longtemps pour m'attirer des ennuis.

-Bah, pour te calmer tu n'as qu'à me raconter l'histoire d'Olaf, ça fera certainement venir le sommeil.

-Pourquoi pas ! »

Olaf était un ancien chef danois, il arriva dans la ligue contre les Saxons avec beaucoup d'hommes. C'est derrière lui que tout le monde se réunit pour affronter l'armée d'Atelstane. Mais, plutôt que de mener un rude combat à la fin toujours incertaine, il choisit la ruse. Aussi, déguisé en mendiant entra-t-il dans le camp saxon et s'approcha-t-il de la tente

du roi qui jouait avec ses capitaines. Il étudia la situation de la tente, ce qui perturba le jeu du roi qui, pour retrouver sa concentration éloigna le mendiant en lui jetant quelques pièces. Olaf qui n'avait pas été reconnu quitta le camp ennemi et, de rage, jeta au sol l'insultante aumône. C'est ce geste qui le trahit, car des gardes le virent et en informèrent leur roi qui, soupçonneux, fit déplacer sa tente.

La nuit venue, Olaf revint avec quelques hommes d'élite, ils suivirent son chemin jusqu'à la tente où Olaf égorgea un évêque qui y dormait. Alertés par ses cris des gardes intervinrent et tuèrent Olaf et les siens. Le sort de la bataille était joué !

Enfin ils s'endormirent et leur sommeil fut profond. Aucun nouveau rêve ne vint animer cette nuit déjà bien agitée.

CHAPITRE III.

La lumière pénétrait difficilement dans le réduit souterrain des deux dormeurs. La vie s'était ranimée tout autour de l'arbre creux. Les oiseaux, de par leur attirance vers le firmament se voyaient les premiers touchés par la lumière et chantaient pour alerter toute la forêt. Les petits animaux sortaient de leurs terriers, la tête d'abord pour humer l'air et vérifier que la voie était libre, avant d'aller gambader allègrement sur le sol encore mouillé de la rosée matinale. Les herbes, essentiellement des fougères, redressaient la tête sous les arbres, qui, quant à eux, ne montraient pas de changement visible. Ils restaient droits et stoïques, comme des soldats à leurs postes, le temps passait sur eux sans les changer visiblement, excepté deux fois par an, à la chute et à la pousse des feuilles. L'orme trônait au centre de la forêt, et par sa simple position, penchée comme s'il était assis contre le rocher à son flanc, il marquait sa domination sur les autres arbres rassemblés autour de lui. La forêt ressemblait à une forteresse géante abritant un orme creux qui cachait lui-même deux jeunes gens sur le point de se réveiller. Deux, non, il n'y en avait plus qu'un. L'autre, Alexandre, était déjà sorti et revenait à l'arbre pour appeler son sauveur de la nuit passée.

« Rien de tel qu'une bonne nuit de repos !

-Huum, » lui répondit Colomba dans un râle guttural qui s'apparenterait au mugissement d'une vache.

Glissant à nouveau, Alexandre découvrit enfin la cachette, sise entre la pierre, la terre et l'arbre. Des racines serpentaient au-dessus de lui en guise de charpente, soutenant solidement la terre. Une petite fenêtre s'ouvrait même à la jointure entre les trois éléments constituant cet abri naturel. C'était la réduction d'une maison, avec un toit de terre soutenu par des poutres, un mur de pierre et un sol de terre.

Colomba, l'ange du songe d'Alexandre, était marqué par le sommeil. Il avait le visage bouffi, les cheveux, qu'il portait longs, en bataille, et, semblait-il, les lèvres tellement collées qu'aucun son ne voulait sortir de sa bouche. Si bien que quand Alexandre lui montrait quelque chose ou lui parlait, il ne répondait que par de légers signes de tête accompagnés de grognements. Pour quelqu'un d'apparemment bavard, son réveil est bien silencieux, songea Alexandre. Il doit être long à mettre en route.

« Toi t'es pas du matin. Moi c'est l'inverse je pars très fort et je m'assagis au cours de la journée. Le matin est toujours un moment de joie pour moi, surtout quand il fait ce beau temps. Je suis même un peu bête le matin, j'ai l'âme poétique, je m'émerveille devant tout. Se lever tôt et attaquer la journée sous les meilleurs auspices, ce pourrait être ma devise. »

Colomba, une fois sorti, s'assit, les yeux clos, face au soleil. Il faisait le plein de chaleur, à la manière d'un reptile. Plus le discours d'Alexandre avançait plus une moue de douleur se lisait sur ses traits fins. Ce flot de paroles ne lui plaisait pas, il aimait le silence le matin, et...

« De l'eau, de l'eau fraîche ! » il avait interrompu sa réflexion pour prononcer ces simples mots. Il partit à grandes enjambées dans la forêt.

Colomba et Alexandre avaient sensiblement la même corpulence, même si Alexandre était un peu plus grand.